

FR

GUIDAGE PROFESSEUR

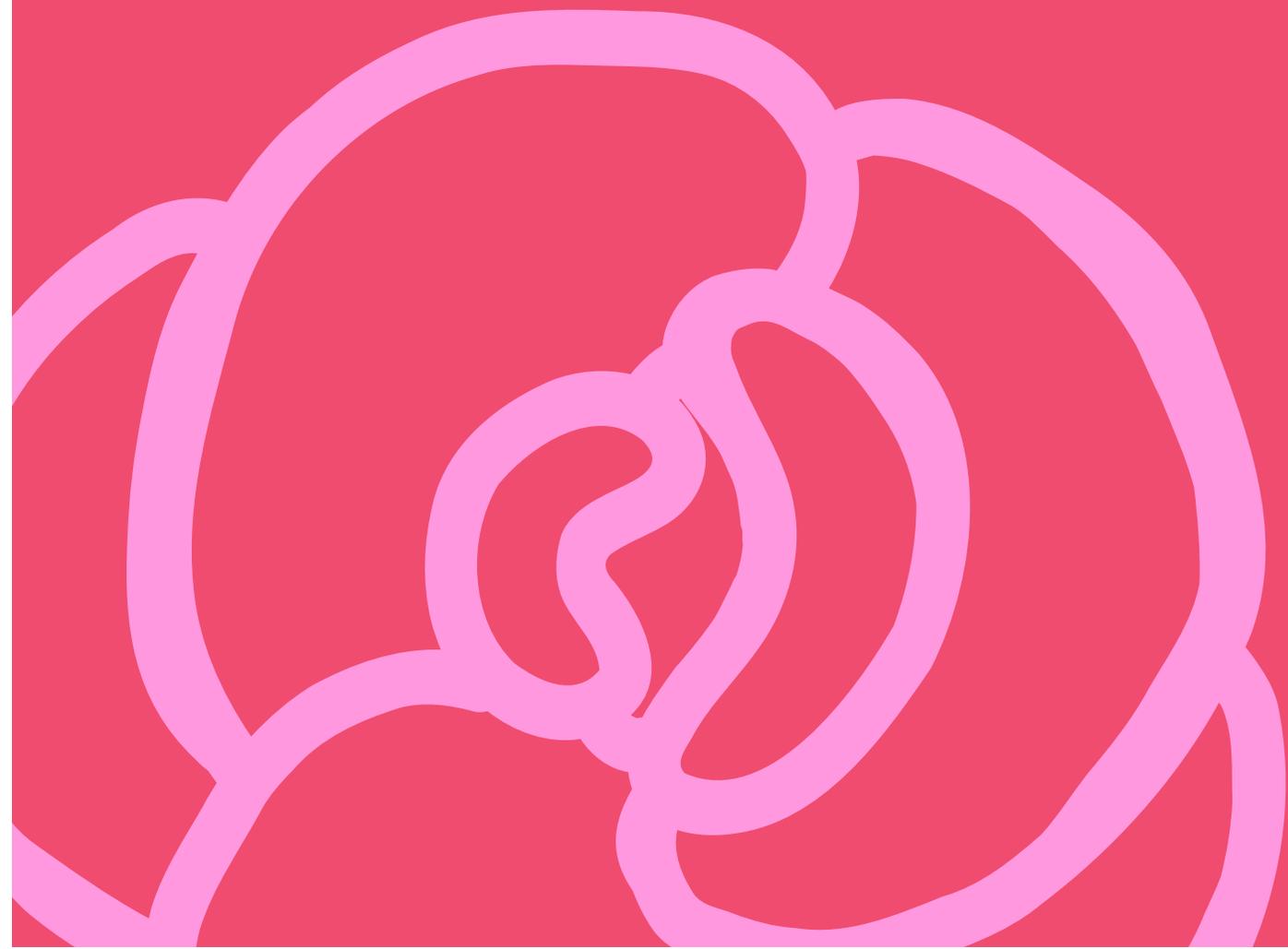


Hôpital

NOTRE-DAME

à la **ROSE**





Chers professeurs,

Nous tenons tout d'abord à vous remercier sincèrement pour votre dévouement et votre passion qui enrichissent la profession enseignante et offrent à nos jeunes un accès précieux à la culture.

C'est pourquoi, nous mettons à votre disposition ce document qui devrait vous permettre de préparer votre visite. Nous vous conseillons cependant de visiter le musée au préalable.

Pour toute visite avec vos classes, il est obligatoire de réaliser une réservation, sans cela l'accès au musée ne pourra vous être garanti.

En vous souhaitant une bonne visite et un bon guidage,

Les équipes du musée de l'Hôpital Notre-Dame à la Rose.



Introduction

Au début des années 1980, un projet de parking automobile est proposé. Il envisage de détruire l'ensemble du site de l'Hôpital Notre-Dame à la Rose. Très vite, un petit groupe de bénévoles se bat pour la conservation du site. Le groupe grossit, on se mobilise.

Aujourd'hui, le Gouvernement Wallon a classé ce site exceptionnel comme patrimoine majeur de Wallonie.

Des travaux de restaurations ont été réalisés pour conserver ce site. Fondé en 1242, l'Hôpital Notre-Dame à la Rose est un des derniers exemples de site hospitalier autarcique complet.

Il est le témoin du mode de fonctionnement des hôpitaux au Moyen Age.

Cet hôtel-Dieu que vous découvrez est exceptionnel par son état de conservation, par la diversité des constructions annexes qui l'entourent et par la richesse des collections présentées dans leur cadre authentique.

Entrons maintenant dans le vif du sujet et découvrons ensemble ce trésor culturel.

En 1980, les dernières religieuses augustines et les derniers pensionnaires de la maison de retraite quittent l'Hôpital de Lessines.

Une partie du mobilier, les objets de soins, les bibelots qu'elles ont accumulés pendant plus de 700 ans restent sur place.



Salle souterraine

Vous vous trouvez ici en dessous de la salle des malades et l'aménagement de cette pièce a permis de mettre à jour des vestiges archéologiques fort intéressants concernant l'histoire du site de l'Hôpital Notre-Dame à la Rose. Cet Hôpital fut fondé en 1242 par Alix de Rosoit, une princesse française, épouse d'Arnould IV d'Audenaarde.

Arnould est grand bailli de Flandres, seigneur de Lessines et fidèle bras droit de la comtesse de Flandre et de Hainaut, Jeanne de Constantinople.

Quand Alix de Rosoit fonde l'Hôpital en 1242, elle y installe une communauté religieuse. L'intention d'Alix est d'assurer par la prière le repos de son âme et de celle son mari.

Elle désire faire œuvre de charité en accueillant « les malades dont la santé est telle qu'ils ne puissent aller mendier de porte en porte ». Les religieuses soignent donc des pauvres gens sans ressources financières suffisantes, qui n'ont même plus la force de mendier - on parlerait de « SDF » aujourd'hui.



Petit vestibule avant la salle de la vie conventuelle

Profitons de cet instant pour vous donner quelques explications complémentaires sur l'histoire de l'Hôpital. L'hôtel-Dieu de Lessines fut fondé en 1242. Il participe au mouvement hospitalier qui se développa en Europe aux 12^e et 13^e siècles. L'hôpital lessinois est contemporain de l'Hôpital Saint-Jean de Bruges ou de l'hospice Comtesse de Lille. Les célèbres hospices de Beaune ne furent construits que 200 ans après ceux-ci.

Ces hôpitaux étaient tous destinés à accueillir les pauvres malades indigents. Au 13^e siècle, les populations des villes se développent bien à l'abri des remparts. L'augmentation des relations commerciales et l'accroissement du nombre d'habitants favorisent l'apparition de maladies et d'épidémies.

Seuls les riches peuvent se payer les services d'un médecin ou d'un chirurgien. La plupart des gens ne savent pas lire, n'ont pas de connaissances et se soignent tant bien que mal. Il n'existe aucune forme de sécurité sociale.

Les petits artisans, commerçants, ouvriers qui tombent malades perdent très vite leur gagne-pain et se retrouvent à la rue. Ils sont obligés de mendier pour survivre. Cette situation sociale pose rapidement des problèmes aux gouvernants des cités. Les hôtels-Dieu sont alors créés.

L'Hôpital Notre-Dame à la Rose fut fondé à une époque de prospérité pour Lessines. L'industrie drapière est en pleine expansion. Le commerce se développe grâce à la Dendre et à la construction de Halles. Très vite, l'hôtellerie pour lépreux et le béguinage deviennent trop petits.

En 1242, Arnould IV d'Audenaarde décède en guerroyant aux côtés du Roi de France, Saint Louis. Il lègue par testament une part importante de sa fortune aux pauvres.

Sa veuve accomplit la volonté de son mari et fonde l'Hôpital Notre-Dame à la Rose.

« La Noble Dame Alix, veuve d'Arnould, seigneur d'Audenaarde a construit et institué dans la ville de Lessines pour le salut de son âme et de ses ancêtres un hôpital pour y recevoir les pauvres, débiles et malades et exercer toute autre œuvre de charité ».

Vous pouvez voir les armoiries de ces deux personnages importants sur le tableau suspendu au mur. C'est en fait le nom de Jean d'Audenaerde qui figure aux côtés de celui d'Alix de Rosoit, sa mère. Jean succéda à son père Arnould, à la mort de celui-ci en 1242.



Petit vestibule avant la salle de la vie conventuelle

Petit vestibule : Fenêtre vue ferme

Aujourd'hui, l'Hôpital a la forme d'un grand carré entourant le jardin intérieur. Au 13^e siècle, lors de sa fondation, il ne comprend que deux ailes. L'une longe la Dendre et l'autre, perpendiculaire, comprend la chapelle et la salle des malades. De ces bâtiments du 13^e siècle, il ne reste que des fondations en bois.

L'Hôpital Notre-Dame à la Rose a été conçu pour fonctionner en autarcie. Il produisait presque tout ce qui était nécessaire à son fonctionnement. Outre le bâtiment dans lequel vous êtes, il comprend aussi une ferme de culture et d'élevage, un potager, une distillerie, un cimetière, une glacière où l'on conservait les denrées et un jardin de plantes médicinales qui approvisionnait la pharmacie. Les bâtiments de ferme de l'autre côté de la rivière sont restés en activité jusqu'en 1990. Sur votre gauche, vous pouvez encore remarquer les étables, les écuries et le pigeonnier central, tous ces bâtiments datant du 17^e siècle. Les bâtiments où nous nous trouvons, ne constituent qu'un tiers de l'ensemble du site.

Jardin intérieur

Par la rangée de fenêtres en face, vous pourrez admirer le cloître et son jardin. Ceux-ci font partie de la clôture, c'est-à-dire une zone réservée à la communauté religieuse. Ce sont des lieux de méditation, de réflexion, à l'écart du monde et du quotidien. Les bâtiments que vous voyez en face de vous et sur votre droite ont été rajoutés au 17^e siècle pour former le quadrilatère actuel.

Le cloître est achevé au début du 18^e siècle. Les styles gothique et Renaissance flamande en vigueur au 16^e siècle, au début des travaux, ont été respectés durant les deux siècles de reconstruction. C'est ce qui donne à cet ensemble un caractère homogène.



Salle de la vie conventuelle

C'est la communauté religieuse qui vous accueille dans ce qui fut son dortoir durant plus de quatre siècles.

Sœur Charlotte Carton, sœur Marie-Rose Carouy et sœur Agnès Frezin vous invitent à faire connaissance avec leur cadre de vie.

Comment se déroulait une journée ordinaire d'une religieuse hospitalière à Lessines ?

Comment s'organisait la vie en communauté ?

Comment comprendre la vocation qui animait ces femmes ?

Et que connaît-on de toute la richesse de leur vie spirituelle ?

C'est ce que nous vous proposons de découvrir au travers des œuvres présentées dans cette salle de la vie conventuelle.

Comme dans de nombreux anciens hôpitaux, la communauté religieuse de Lessines suit la règle de saint Augustin. Cette règle, souple et bien adaptée à la vie hospitalière, insiste principalement sur le principe de charité mais aussi sur l'obéissance à l'évêque.

Et c'est précisément l'évêque de Cambrai, Guy de Laon qui, en juillet 1247, donne à l'Hôpital ses premiers statuts. Ceux-ci organisaient toute la vie spirituelle et quotidienne de la communauté de manière précise et concrète : l'horaire des repas, l'accueil des pauvres et malades, la tenue vestimentaire, l'instruction des novices, les possibilités de sorties et les règlements des fautes et des punitions.

Comment s'organisait la vie des religieuses ?

Pour bien nous en rendre compte, examinons brièvement le déroulement d'une journée ordinaire de la communauté à l'Hôpital de Lessines au 17^e siècle.

Nous sommes en novembre 1625. Sœur Jeanne se lève à 5 heures et se rend ensuite à la chapelle pour méditer et assister au premier office. Sœur Marguerite et plusieurs autres religieuses rejoignent déjà la salle des malades pour servir le petit-déjeuner et réciter les prières.

Durant la matinée, sœur Jeanne procure les soins nécessaires aux malades, renouvelle les pansements des uns, refait les lits des autres tandis que sœur Bénédictine lave le linge et sœur Julienne prépare le repas.



Salle de la vie conventuelle

Dès 10h, le déjeuner est servi aux malades. Sœur Jeanne ainsi que ses consœurs ne se rendront au réfectoire qu'à midi. Sœur Marguerite reste, elle, de garde auprès des malades. La communauté poursuit son travail l'après-midi et le souper est servi aux malades vers 17h.

À 20h30, les religieuses se dirigent vers la chapelle pour prier et se déclarer mutuellement leurs fautes de la journée. Sœur Jeanne, sœur Marguerite et toutes les autres prennent ensuite le chemin du dortoir où les lumières s'éteignent à 21h.

Cette nuit, ce sont sœur Bernadette et sœur Adrienne qui sont chargées de veiller les malades.

Les deux cellules de religieuses

Le dortoir fait bien entendu partie de cet espace appelé « la clôture », un lieu d'intimité destiné aux retrouvailles, au face à face, au dialogue spirituel avec l'Époux divin, le Christ. Ces instants privilégiés de prière, de méditation, de louange ou de pénitence se vivaient également ici, dans des petites chambrettes aussi appelées cellules. Cet espace de clôture doit aussi permettre aux religieuses d'exercer leur mission d'intercession. En effet, les moniales ont aussi comme tâche essentielle de prier pour ceux qui se recommandent à elles ou ceux qui ne prient pas. Elles intercèdent pour eux et les présentent, sans cesse, à la miséricorde divine.

Nous avons reconstitué deux cellules de religieuses telles qu'elles ont dû exister aux 17e et 19e siècles. Le relatif confort de l'une contraste avec l'austérité de l'autre. Mais les objets de dévotion et de prière présentés dans les vitrines ainsi que le réaménagement de ces deux chambrettes vous permettront certainement de mieux comprendre ce que pouvait être la vie de ces religieuses dans ces petits espaces clos.



Les deux salles du Siècle d'Or

Le 17^e siècle est sans conteste une période prospère pour l'Hôpital Notre-Dame à la Rose. Plusieurs dames prieures de grande envergure issues de familles riches se succéderont à la tête de l'Hôpital. Elles effectueront de nombreuses et généreuses donations en faveur de l'institution et feront exécuter d'importants travaux de reconstruction et de réaménagement du site. La partie que vous visitez maintenant date précisément de cette période faste.

Mais paradoxalement, ce Siècle d'Or sera aussi marqué par des événements plus douloureux : un ouragan en 1606 mais surtout deux épidémies de peste !

Durant tout ce 17^e siècle, on va retrouver plusieurs membres des familles Duquesne, d'Alost, Lepoivre, Carton, Delaunois et Gonthier au sein et surtout à la tête de la communauté religieuse de Lessines. Les nombreuses traces et souvenirs laissés par les religieuses issues de ces familles témoignent de la richesse de leurs patrimoines respectifs mais aussi des liens de parenté qui unissaient ces familles.

Admirez par exemple ce magnifique calice en vermeil de 1652 orné d'angelots et de grappes de fruits, des motifs issus de la Renaissance. Ou bien encore cet autre don de Jeanne Duquesne, ce beau reliquaire biface en argent de saint Eloi et sainte Ursule. Il ne contient pas moins de 17 reliques dont les principales se trouvent bien entendu dans les losanges centraux.



Bibliothèque

Sur la gauche, en entrant, un grand meuble contient plusieurs centaines de livres anciens. Parmi ces livres, la plupart traitent de sujets religieux. Il s'agit de missels, d'exercices de piété et de dévotion... Vous pourrez en admirer quelques magnifiques exemplaires dans la chambre de saint Augustin toute proche ou encore dans la salle du trésor au rez-de-chaussée.

Beaucoup de reliures sont d'époque. On y trouve ainsi divers ouvrages de l'imprimerie anversoise Plantin Moretus, des éditions montoise, tournaisienne, lilloise, bruxelloise, cambraisienne et même parisienne.

Une petite partie des ouvrages est consacrée à la philosophie, à la médecine et à la pharmacie. C'est ainsi que plusieurs anciens livres de recettes de pharmacie, aussi appelés « pharmacopées » furent retrouvés parmi les trésors de l'Hôpital. Les ouvrages que vous pouvez admirer dans cette pièce sont précisément des livres anciens de médecine, de chirurgie, d'anatomie et de pharmacie dont la plupart ont été récemment acquis par le musée.

Il s'agit là d'un tout petit échantillon mais prenez le temps d'admirer quelques-uns de ces témoins de l'évolution des théories médicales du 16e au 19e siècle. D'Ambroise Paré à Xavier Bichat, la connaissance du corps humain et des maladies a, bien évidemment, fort évolué ! Et cela ne s'est pas arrêté là ! On a assisté durant tout le 20e siècle à une multitude d'améliorations dans les domaines de la médecine et de la santé en général : et cela tant au niveau des connaissances que des techniques thérapeutiques. Et la médecine se retrouve d'ailleurs devant bien d'autres défis à relever que ce soit le sida, les maladies nosocomiales ou bien l'obésité et les maladies cardio-vasculaires pour n'en citer que quelques-uns.

De part et d'autre de la porte vers la salle de lecture, vous pouvez admirer deux beaux tableaux de l'école paysagiste anversoise du 17e siècle. À gauche, vous découvrez un buste du Christ aux outrages en chêne du 16e siècle. En vous tournant vers la cheminée, à droite vous pouvez également voir une très belle toile du 17e siècle représentant sainte Monique, la mère de saint Augustin. Cette toile se justifie pleinement puisque ce sont précisément des sœurs augustines qui vivaient et travaillaient à l'Hôpital de Lessines.



Chambre de Saint-Augustin

Cette pièce met à l'honneur saint Augustin. Ce Père de l'Église latine d'Occident, un des grands théoriciens de la doctrine chrétienne, a fourni, dans plusieurs écrits, vers 397, une règle destinée à organiser la vie religieuse d'hommes (ou de femmes) pieux(es).

Cette règle sera copiée et recopiée au cours des siècles qui suivront le décès de saint Augustin en 430 à Hippone (actuelle Annaba, Algérie). Elle a eu une très grande influence dans le monde chrétien durant tout le Moyen Âge. D'ailleurs, vers le milieu du 13^e siècle, tous les hôpitaux de l'évêché de Cambrai ont adopté la règle de vie de saint Augustin. Ce fut donc le cas également ici à Lessines.

Une règle ? Pourquoi ?

La règle de saint Augustin servira de source d'inspiration pour les sœurs tant dans leur dévouement envers les pauvres que dans la vie en communauté, et cela durant près de 7 siècles. Elle sera lue aux religieuses une fois par semaine et constitue un des importants aspects de l'enseignement délivré aux novices.

L'amour joue un rôle central dans la pensée de saint Augustin : l'amour double, envers Dieu et envers son prochain. Augustin reprend comme ligne directrice l'amour du prochain tel qu'exprimé dans l'Évangile de Matthieu : « Tout ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites. »

L'exercice des œuvres de charité est pour lui le principe fondamental. Contrairement aux ordres traditionnels, il n'impose aucune ascèse aux moniales. C'est en s'engageant activement et en prenant soin de ses semblables qui se trouvent dans le besoin ou la maladie qu'on peut se rapprocher de Dieu.

Cette règle propose tout d'abord plusieurs principes fondamentaux concernant la vie monastique : l'unité des âmes et des cœurs tournés vers Dieu, la vie en communauté où le bien commun, l'humilité, la pauvreté, la chasteté, la responsabilité mutuelle, le pardon et le discernement dans les besoins spécifiques de chacun constituent des valeurs maîtresses.

Mais ce sont en fait les statuts qui vont traduire l'esprit et le souffle de la règle dans des textes plus structurés, détaillés et directifs. Les recommandations émises dans ces statuts abordent tous les aspects de la vie des religieuses tant en matière des soins aux malades qu'en ce qui concerne la vie conventuelle.



Quartier de Monseigneur

Dans cette chambre, nous allons, dans un premier temps, évoquer la visite à l'Hôpital de plusieurs hôtes de marque tant laïcs qu'ecclésiastiques.

Monseigneur laïc

Au cours de la seconde moitié du 17^e siècle, nos contrées seront le théâtre de plusieurs batailles suite à une volonté expansionniste de la France, surtout sous Louis XIV. Les Pays-Bas espagnols, entre autres, sont pris pour cible lors de guerres successives entre, d'un côté, les armées de Louis XIV et, de l'autre, plusieurs coalitions anti-françaises. Ces périodes de trouble vont se prolonger au 18^e siècle et à l'occasion de la Guerre de succession d'Autriche, nos régions font à nouveau l'objet de rudes combats. C'est ainsi que la France gagne la bataille de Fontenoy en 1745 et conquiert les Pays-Bas autrichiens et les Provinces-Unies.

On peut noter grâce aux documents exposés que les belligérants – le maréchal de Saxe, le duc de Cumberland, le prince de Waldeck... – sont tous passés, les uns après les autres, à l'Hôpital en l'espace de quelques mois. L'accueil de régiments militaires importants occasionnait bien souvent nombre de désagréments et embarras pour la communauté religieuse qui vivait ces venues de hauts militaires comme des intrusions bien envahissantes.

Monseigneur religieux

Par contre, la venue, en 1705, de Monseigneur François Salignac de la Mothe Fénelon, archevêque de Cambrai, fut certainement vécue par les sœurs de Lessines avec plus de ferveur et d'enthousiasme. Fénelon fut précepteur des petits-fils du roi Louis XIV qui le nommera archevêque de Cambrai en 1695. A ce titre, il vérifie et contrôle les comptes de l'Hôpital. Au point de vue religieux, c'est lui qui donne les statuts à la communauté et nomme la dame prieure que les religieuses se sont choisies. La tradition orale raconte que, lors de sa visite à l'Hôpital en 1705, Fénelon aurait offert à la communauté l'icône que vous pouvez admirer sur la cheminée.

Comme vous le constatez, nous avons voulu donner à cette pièce une atmosphère feutrée, cossue d'un intérieur bourgeois du 15^e siècle : banc-coffre, crédences, buffet de voyage, tapisseries murales, icône religieuse... L'Hôpital possède en effet une très riche collection de meubles gothiques. Notez la prédominance, dans les panneaux sculptés, du motif décoratif parcheminé ou en « pli de serviette », si caractéristique aux 15^e, 16^e et même encore 17^e siècles. Poursuivez votre visite en rejoignant le rez-de-chaussée grâce à l'escalier situé sur le palier tout proche.



Le cabinet de Dame Prieure

Le personnel de l'Hôpital (prêtres, religieuses, frères convers, servantes) était dirigé par une sœur supérieure appelée dame prieure.

Dans son bureau, elle recevait les familles des malades ou des religieuses. Elle réglait les problèmes de personnel et tenait les comptes de l'Hôpital.

Dans ce cabinet règne un luxe certain : les œuvres d'art, les meubles, les livres témoignent de la relative aisance de la communauté.

La trésorerie de l'Hôpital était alimentée par diverses sources : les revenus provenant de 500 hectares de terres, les dots des religieuses et même la vente de produits fabriqués ici.

Les richesses de l'Hôpital provenaient aussi de fréquentes donations.

Les puissants et les riches de l'époque avaient coutume de pratiquer la charité et ils cédaient une partie de leurs biens aux institutions religieuses.

Ils voulaient ainsi racheter leurs péchés et s'assurer une place au paradis.

C'est pour ces raisons que les hôpitaux-Dieu accumulèrent au cours des siècles de véritables trésors.

Il est difficile pour nous qui vivons à l'époque d'Internet et de l'audiovisuel d'imaginer que, pendant des siècles, la seule source de savoir, de gestion et de piété était le livre.

Sur le bureau, le grand livre ouvert, est un martyrologe. C'est un livre qui raconte la vie des saints et leur martyr. Les sœurs en lisaient chaque jour quelques pages lors des repas au réfectoire.

Les religieuses de l'Hôpital obéissaient à la règle de saint Augustin.

La souplesse de cette règle leur permettait d'assurer, à côté de leurs dévotions, les soins aux malades et les tâches quotidiennes.

Cette règle était malgré tout stricte : elle ne permettait que de très rares sorties hors les murs.

Tout manquement à la règle, même bénin, comme somnoler à la messe, casser la vaisselle ou dormir trop tard était puni.



Le cabinet de Dame Prieure

Le personnel de l'Hôpital (prêtres, religieuses, frères convers, servantes) était dirigé par une sœur supérieure appelée dame prieure. Dans son bureau, elle recevait les familles des malades ou des religieuses. Elle réglait les problèmes de personnel et tenait les comptes de l'Hôpital.

Dans ce cabinet règne un luxe certain : les œuvres d'art, les meubles, les livres témoignent de la relative aisance de la communauté. La trésorerie de l'Hôpital était alimentée par diverses sources : les revenus provenant de 500 hectares de terres, les dots des religieuses et même la vente de produits fabriqués ici.

Les richesses de l'Hôpital provenaient aussi de fréquentes donations. Les puissants et les riches de l'époque avaient coutume de pratiquer la charité et ils cédaient une partie de leurs biens aux institutions religieuses. Ils voulaient ainsi racheter leurs péchés et s'assurer une place au paradis. C'est pour ces raisons que les hôtels-Dieu accumuleront au cours des siècles de véritables trésors.

Il est difficile pour nous qui vivons à l'époque d'Internet et de l'audiovisuel d'imaginer que, pendant des siècles, la seule source de savoir, de gestion et de piété était le livre. Sur le bureau, le grand livre ouvert, est un martyrologe. C'est un livre qui raconte la vie des saints et leur martyr. Les sœurs en lisaient chaque jour quelques pages lors des repas au réfectoire.

Les religieuses de l'Hôpital obéissaient à la règle de saint Augustin. La souplesse de cette règle leur permettait d'assurer, à côté de leurs dévotions, les soins aux malades et les tâches quotidiennes. Cette règle était malgré tout stricte : elle ne permettait que de très rares sorties hors les murs. Tout manquement à la règle, même bénin, comme somnoler à la messe, casser la vaisselle ou dormir trop tard était puni.



La salle des étrangers

C'est dans cette salle que les visiteurs et les pèlerins étrangers étaient reçus. On leur offrait un repas ou quelques soins. Seuls les hôtes de marque (évêques, princes, chefs d'armées) pouvaient dormir dans ces murs.

En 1896, Marie-Rose Carouy, la prieure de l'époque, transforme cette salle d'accueil en musée. Elle espère ainsi de nouvelles rentrées financières.

C'est un des premiers musées d'assistance publique de Belgique. Pour impressionner les hôtes et les amener à verser leur obole, elle rassemble dans cette pièce les richesses de l'Hôpital. Elle aménage la décoration de cette pièce, fait démonter quelques meubles et fixe les panneaux sculptés aux murs.

Elle dispose des porcelaines, des objets en métaux précieux, en ivoire, en albâtre un peu partout dans la salle. C'est un peu cette démarche que nous avons voulu illustrer lors du réaménagement de cette pièce.



L'infirmierie des religieuses

Nous voici dans l'infirmierie réservée aux religieuses !

Lorsqu'une sœur tombait malade, on la soignait à l'infirmierie, à l'écart des autres. On évitait ainsi la contagion. Pour demander de l'aide, elles actionnaient une cloche qui résonnait dans le cloître. L'Hôpital ne pouvait en effet courir le risque d'une épidémie parmi le personnel. Qui aurait alors soigné les malades ?

C'est dans la salle des étrangers toute proche que l'on dressait le reposoir en cas de décès.

Cette pièce fait partie de la clôture. Il s'agit d'un espace de vie réservé à la communauté où les religieuses se retrouvent dans l'intimité d'un face à face, privé et sacré, avec leur Epoux mystique, le Christ lui-même. À l'infirmierie, la religieuse pourra, en toute quiétude, prier et trouver réconfort dans un vrai dialogue avec le Christ.

C'est aussi l'endroit privilégié pour méditer sur la vraie signification de la maladie et de la souffrance. Vous remarquerez ainsi que le décor de cette pièce est sobre, plus religieux que médical. C'est que la maladie appelle d'abord la prière, source de guérison. Les maladies étaient considérées comme la manifestation des désordres de l'âme et la souffrance devait être offerte à Dieu en expiation des péchés.

C'est dans le dernier lit au fond à gauche que sœur Agnès Frezin, dernière supérieure de la communauté augustine de Lessines, fut encore soignée en 1987 quelques semaines avant son décès.



La pharmacie

La pharmacie date des années 1860-1870 et fut utilisée sans interruption à peu près jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La sœur apothicaire, après plusieurs années de formation auprès du pharmacien de la ville, se voyait confier la gestion de la pharmacie et la préparation des remèdes.

Après avoir minutieusement pesé et dosé les différents ingrédients, la sœur-pharmacienne les broyait et les malaxait dans un mortier jusqu'à obtenir une pâte homogène.

Toutes sortes d'éléments extraits des règnes végétal, minéral ou animal intervenaient dans la composition des médicaments. Voici un extrait d'une recette de pharmacien de 1693 : « On prétend que le crapaud entier desséché étant tenu dans la main ou dessous l'aisselle ou derrière l'oreille, ou pendu au col, arrête le saignement du nez, qu'étant appliqué sur le nombril il guérit le flux d'hémorroïdes... »

Un médicament se présente sous différentes formes : pilules, sirops, pommades, lotions et bien d'autres. Il faut donc différents emballages et pots pour les contenir. Les quelques exemplaires que vous pouvez admirer dans les vitrines ne constituent qu'un petit échantillon de l'ensemble des collections pharmaceutiques de l'Hôpital.

Vous trouverez dans la première vitrine de nombreux souvenirs d'un produit inventé et fabriqué dans ces murs, un médicament qui a rendu notre Hôpital célèbre : l'Helkiase.

Ce médicament a été mis au point par la sœur supérieure Marie-Rose Carouy à la fin du 19^e siècle. Il était très efficace contre les maladies de la peau : ulcères, brûlures, eczéma, plaies gangrenées, etc...

Ce remède connut un très large succès. Son efficacité était reconnue non seulement chez nous mais également dans les pays les plus lointains (Etats-Unis, Inde...).

Ce médicament fut retiré de la vente dès les années 1940, probablement à cause des effets secondaires néfastes liés à la présence de bichlorure de mercure, potentiellement dangereux pour la santé.

Pour faire connaître et vendre son médicament, Sœur Marie-Rose Carouy fit preuve d'un sens du marketing particulièrement développé pour l'époque : cartes postales, calendriers, médailles, panneaux-réclame, autant de supports publicitaires.

Le vocable « à la rose » apparaît de manière régulière dès cet instant. Commercialement, il fallait un nom qui différencie et singularise la maison. « L'Hôpital Notre-Dame » était un nom bien trop commun et trop répandu.

Quelle démarche novatrice, ne trouvez-vous pas ?



Le réfectoire

Vous vous trouvez dans le réfectoire de la communauté. Cette pièce a fait l'objet d'une restauration minutieuse. En effet, de 2001 à 2003, ce sont les fenêtres, le plafond, le plancher et les lambris qui furent restaurés. Sans oublier bien sûr, le magnifique cycle de tableaux qui orne ce réfectoire. Tant les toiles que les encadrements ont ainsi subi un sérieux lifting et retrouvé leur beauté de jadis.

La série de 14 tableaux date des 16e, 17e et 18e siècles. Sur chaque tableau, le donateur est représenté en bas à gauche ou à droite. Il vous demande de prier pour le repos de son âme et celui des membres de sa famille. Les pierres tombales de ces donateurs sont encore présentes aujourd'hui dans les restes du cimetière de l'Hôpital.

Le tableau de la Cène renoue avec une tradition ancienne italianisante qui aimait représenter la Cène au moment de l'annonce de la trahison de Judas, c'est-à-dire à un moment dramatique d'une intensité extrême. Sur le cadre du tableau une inscription nous informe qu'il s'agit d'une dot.

La construction du réfectoire date du début du 16e siècle. Les religieuses y prenaient leur repas en silence, pendant qu'une sœur debout au lutrin lisait la vie des saints et des martyrs.

Les religieuses accordaient autant d'importance à la nourriture spirituelle qu'au repas terrestre.

Les tableaux qui entourent cette salle représentent des épisodes marquants de la vie et de la passion du Christ et créent une atmosphère de recueillement.

Le Christ souffrant est d'ailleurs une thématique très présente dans les collections artistiques de l'Hôpital. On retrouve ce thème sur de nombreuses autres toiles, triptyques, statues et crucifix. Et c'est bien normal ! Autrefois, dans un hôpital, lorsqu'une religieuse soignait un malade, c'est le Christ souffrant qu'elle accueillait et soignait ! Ainsi, chaque jour les religieuses, elles aussi, mettaient en pratique la parole du Christ : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites » - « J'avais froid et vous m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez donné à manger ».

Soigner les malades revêtait donc un caractère sacré incontestable aux yeux des religieuses !

La cheminée gothique du 16e siècle porte encore les armoiries de Marguerite de Baudrenghien, dame prieure lors de la reconstruction de cette aile qui longe la Dendre. Cette cheminée a été peinte en « faux marbre » à la fin du 19e siècle. A cette époque, les intérieurs sombres étaient à la mode. La couche de peinture brune en imitation « faux-bois » au plafond s'explique de la même manière. Les parquets et boiseries datent, eux, du 18e siècle. Au fond de la salle, les panneaux Louis XV dissimulent des espaces de rangement.



La salle du trésor

Vous vous trouvez maintenant dans ce qui fut jadis l'ouvroir de la communauté. C'est ici que les religieuses se retrouvaient après le repas pour effectuer différents ouvrages de couture et de broderie. Il s'agissait donc d'un endroit important où se forgeaient et se renforçaient les liens au sein de la communauté. Sur l'impressionnante cheminée en pierre vous apercevez un écu sculpté représentant les 5 plaies, les 5 stigmates du Christ.

Aujourd'hui, nous sommes heureux de vous présenter, dans cette pièce, l'extraordinaire trésor d'orfèvrerie religieuse et civile de l'Hôpital. En effet, ces formidables pièces de collections ont pendant très longtemps dormi dans des coffres-forts à l'abri des regards. Nous ne disposions pas, alors, d'équipements adaptés et fiables pour pouvoir exposer ces pièces précieuses. C'est chose faite à l'heure actuelle grâce à ces superbes vitrines installées à l'occasion des travaux de valorisation du site en 2002 et 2003.

Tous les objets présentés ici font partie de diverses dons et donations effectuées soit par les religieuses elles-mêmes, soit par l'un ou l'autre membre de leur famille.

Les inscriptions, les poinçons et les gravures que vous apercevrez sur ces pièces d'orfèvrerie sont autant d'indices qui permettent d'authentifier ces trésors et de les attribuer à tel ou tel atelier d'orfèvre.



La chapelle

En arrivant à l'Hôpital et avant d'être admis dans la salle de soins, le malade passait d'abord par la chapelle. Il se purifiait l'âme par la confession et la communion.

À l'époque, les maladies et épidémies étaient considérées comme une punition divine. Elles étaient l'expression de la colère de Dieu face aux nombreux péchés commis. Tout espoir de guérison passait, dès lors, tout naturellement par une purification de l'âme, par des processions à caractère expiatoire et des prières. On confiait donc son âme et son corps souffrant au Dieu bienveillant et tout-puissant.

La chapelle que vous pouvez admirer aujourd'hui date de la fin 17e - début 18e siècle. Elle témoigne du succès que connaissait le style baroque dans nos régions à cette époque. La Contre-Réforme et la lutte contre le protestantisme vont mobiliser les créateurs. L'art va devenir un moyen de reconquérir les fidèles. On célèbre un Dieu tout puissant, entouré d'une foule d'anges et de saints, maître suprême de la création, vainqueur du Mal.

Le lieu de culte va devenir une sorte de décor théâtral grandiloquent, symbole de la victoire du catholicisme sur le protestantisme.

Et c'est réussi, tout nous impressionne, nous interpelle dans cette chapelle. Le maître-autel de 15 mètres de haut, avec ses placages de marbre, de bronze et ses dorures. Les statues de saint Eloi et de sainte Ursule se détachent littéralement des murs du fond.

La chapelle, lieu des soins spirituels, était construite dans le prolongement de la salle des malades, lieu des soins du corps. Les deux grandes portes de la salle des malades s'ouvraient largement sur la chapelle et permettaient ainsi aux malades d'assister aux offices sans quitter leur lit.



La première salle des malades

Cette salle a été restaurée et reconstituée scrupuleusement telle qu'elle était vers 1715, avec des objets et une partie des boiseries d'origine. Derrière le vaste comptoir, la religieuse de garde avait vue sur toute la salle. La nuit, une religieuse dormait dans la chambre au-dessus de ce comptoir et prenait son tour de garde le moment venu.

La table est dressée pour le repas des malades. Elle témoigne de l'importance accordée à la nourriture dans le soin du corps.

Citation d'époque : au chapitre premier des statuts, on dit « comment on doit recevoir les pauvres malades et comment ils doivent être administrés et servis ».

Voici un extrait : « Les malades qui ne peuvent de maison en maison mendier, qu'ils soient bien reçus en votre hôpital comme frère chrétien. Qu'ils reçoivent ce qu'ils désirent pourvu que ce ne soit contraire à leur maladie ».

Lorsque le malade arrive à l'Hôpital, il se confesse, communie et assiste à la messe. On le lave de la tête aux pieds et on échange ses vêtements contre une chemise de nuit et un bonnet pour éviter la propagation des poux. Ensuite, il reçoit une place dans un lit, prévu pour accueillir deux personnes, parfois trois lors d'épidémies. A l'époque, on ignore que la proximité était un facteur important dans la propagation des maladies.

Au début, la salle des malades est mixte, pas les lits bien entendu ! Il faut attendre le 19e siècle et la construction d'une deuxième salle des malades pour que les hommes et les femmes soient soignés dans des salles séparées.

Mais quels étaient les critères d'admission d'un malade à l'hôtel-Dieu ? Pouvait être hospitalisé toute personne habitant Lessines ou de passage dont l'état de santé ne lui permettait plus ni de travailler, ni de mendier de porte en porte. Selon les statuts de l'Hôpital, le malade devait être traité et soigné comme s'il était le maître de maison.

Les lits en alcôve étaient bien adaptés au rude climat des hivers belges. Cette salle n'était pas chauffée, on pouvait fermer complètement le lit pour y retenir la chaleur. Il existait bien une petite pièce sur le côté qui servait de chauffoir, mais seuls les malades valides pouvaient s'y rendre.



La première salle des malades

La couleur rouge des tentures et du couvre-lit atténuait, dit-on, la vision des traces de sang et permettait de ne pas devoir laver les rideaux trop souvent. C'est que la médecine médiévale connaissait peu de moyens de guérir en dehors des saignées, purges, bains et cataplasmes. On imaginait le corps parcouru par des substances appelées « humeurs » qui pouvaient devenir « mauvaises » et vicier tout ou une partie de l'individu. Pour le guérir, il fallait extirper ces humeurs nocives à l'aide de saignées ou de lavements. Le grand nombre de clystères conservés dans cet Hôpital montre que les religieuses devaient administrer pas mal de lavements.

Pour l'époque ignorant tout de l'hygiène moderne, la propreté faisait quand même partie des préoccupations des sœurs hospitalières. Le grand volume de la pièce et ses hautes fenêtres aidaient à créer des courants d'air frais et à chasser les miasmes, ces particules nocives flottant dans l'air et porteuses de maladies. Aujourd'hui, les miasmes ont été identifiés comme les microbes, les bactéries et les virus. La douzaine de lits pouvait donc accueillir 25 à 30 malades. Notez que les alcôves n'étaient pas collées contre les murs. Le petit couloir de circulation ainsi libéré facilitait l'accès aux malades alités au fond des alcôves.

Le lit bâtard, au milieu de la salle, est l'ancêtre des soins intensifs. Ce lit était occupé par le patient le plus mal en point, celui qui nécessitait le plus de soins, une surveillance constante et un accès facile et rapide. Les petites niches dans les murs sont aussi d'origine. Elles permettaient de déposer, à proximité des alcôves, les petits objets usuels nécessaires aux soins des malades : pots à bouillon, gobelets, assiettes et couverts, bougeoirs, fioles à médicaments et autres bouteilles de sirops...

Dans les petits seaux en cuivre jaune suspendus aux alcôves, les religieuses faisaient brûler de l'encens et des parfums. Cela aidait à évacuer les mauvaises odeurs. Ces seaux servaient aussi à transporter des braises dont on pouvait remplir les bassinoires. Ces bassinoires, glissées entre les draps, réchauffaient le lit.

Les graves blessures, les vilaines maladies infectieuses et les soins aux malades réclamaient sûrement beaucoup d'abnégation de la part des sœurs. Cela explique la présence des peintures et autres ornements qui sont là pour offrir un réconfort moral aux patients et au personnel soignant.

Levez quelques instants les yeux vers le plafond pour y admirer les superbes poutres sculptées d'une fleur de lys aux extrémités. Elles étaient restées longtemps dissimulées sous une couche d'enduit appliquée au 19^e siècle par souci d'hygiène et de propreté.



La deuxième salle des malades (19^e siècle)

Cette salle fut construite vers 1830 au-dessus de la Dendre. En faisant attention, vous distinguerez des petites trappes noires au bas des murs qui permettaient d'évacuer les eaux de nettoyage directement dans la rivière.

A la fin du 19^e siècle, plus de cinq mille ouvriers travaillent dans les carrières de Lessines. Le nombre d'accidentés augmente. L'Hôpital est devenu propriété de la ville, de la commission des hospices. Il se doit d'accueillir les blessés et malades de Lessines.

L'aspect de cette salle tranche totalement avec la salle précédente : des lits blancs individuels en métal et équipés de roulettes, des murs blancs et un plafond enduit à la chaux, plus de pots de chambres en étain, plus de tableaux religieux, mais plutôt une baignoire pour les bains de siège. A ce propos, le règlement intérieur de 1850 mentionne que les « pensionnaires » de l'hospice devaient au moins prendre un bain le samedi. Les choses s'améliorent petit à petit !

On remarque donc clairement que le confort du malade et l'hygiène sont devenus des paramètres importants dans l'aménagement et l'équipement des salles de malades.

Les matériaux poreux, comme le bois ou l'étain, ont cédé la place à des matériaux bien plus hygiéniques, comme le métal, la tôle émaillée, le verre, la faïence...

On veillera également à partir de cette époque à respecter un minimum d'intimité pour les malades en commençant, par exemple, à séparer les salles de soins : les hommes dans la première, les femmes dans la seconde... les deux salles étant bien sûr équipées de la même façon à partir de la deuxième moitié 19^e siècle.

